

## Les Français « emmerdés », les politiques embarrassés.

Je suis désolé d'utiliser un mot si grossier en « Une » de notre journal. Je ne pensais pas en arriver là, mais enfin c'est une citation qu'il faut bien respecter. La citation d'un propos du Président de la République. Cet homme précieux sait utiliser des mots vulgaires. Il l'a fait lors d'une confidence... en public où il affirma qu'il fallait « arrêter d'emmerder les Français » en leur parlant de leur consommation de vin. Le Président savait bien que les micros de la foule de journalistes qui l'entouraient pouvaient enregistrer le moindre murmure.

C'était au dernier salon de l'agriculture. Nous donnons quelques détails de toute cette affaire dans les pages intérieures.

Embarrassés, les hommes et femmes politiques le sont assurément par la question des boissons contenant de l'alcool. Le plus simple est de s'en débarrasser en bottant en touche ou en utilisant l'humour et parfois l'ironie méchante vis à vis de ceux qui s'intéressent sérieusement à la question.

Il existe une autre façon tout aussi inquiétante de se débarrasser du problème. C'est de faire disparaître l'alcoologie dans l'addictologie. Les particularités de la question alcool sont alors oubliées dans le vaste domaine des produits et des comportements addictifs.

Pourtant, le problème social et politique posé par l'alcool est là depuis longtemps et le restera si on ne veut pas l'affronter directement.

Depuis longtemps, au moins depuis le roi Jean le Bon, en 1320, lorsque le vin fut taxé pour payer la rançon de ce prédécesseur d'Emmanuel Macron, prisonnier des Anglais. Oui, les responsables politiques et surtout des finances publiques sont bien embarrassés. Et nous pouvons même dire

« emmerdés », au sens propre, si on se rapporte au symbolisme fécal de l'argent, cet argent des taxes qui rapportent tant au trésor public.

Le problème est là. Jusqu'à quand ?

**Michel Craplet**





Cellules de la Roquette : « L'Ordre contre.... »

# Plaidoyer pour une hérésie

par Dominique Audouin

**“Hérésie”** : via Lacan, j’apprends que le vieux mot grec *eresis* signifie “choix”, “option prise”, “préférence soutenue”; on voit la différence d’avec la *doxa*, “opinion commune”, et son “orthodoxie” alignée sur la couture du pantalon. Redevenons donc *hérétiques*.

En attendant, l’expertocratie est le gouvernement des experts, – *ceux qui savent*.

L’expert sait – il *vous* sait – avant même de vous voir, puisque si vous pensez tout bonnement être monsieur ou madame Untel, il tient d’avance pour négligeable cet épiphénomène marginal; non, – vous êtes avant tout une occurrence d’un certain type, entre mille, au sein des cohortes ayant les mêmes caractéristiques que vous, et dont la figure statistique validée dessine au ciel des nombres une constellation syndromique, – laquelle appellera pour tous la même bonne pratique thérapeutique.

## Expérience du partage

A rebours de cette esquisse un peu acide et sans doute forcée, les vieux soignants humanistes qui ont fondé notre légende clodoaldienne se targuaient de nulle expertise, mais d’une *expérience*, faite avant tout du *partage* – avec leurs patients – d’une commune humanité, jusque dans ses aspects de misères diverses.

Il y a quarante ans, à Saint-Cloud, le parti était déjà pris : alors que les “experts” naissants se battaient pour définir le profil-type de l’Alcoolique, hypostasié au singulier majuscule, le docteur Haas s’évertuait auprès *des* alcooliques, innombrables et pluriels, sachant qu’il importait plus de les considérer, chacun, “*en face et de face, plutôt que de profil*”.

Au fond, la vie soignante à l’ombre de ces vieux maîtres, – Haas, Rivière –, s’est enrichie pour moi avec la réanimation de quelques vieilleries scolaires que leur art du soin avait su raviver d’un éclat frais et surprenant : la figure d’un Socrate, par exemple, celui qui faisait profession de ne rien savoir, afin d’interroger les autres et les faire accoucher d’un savoir en eux-mêmes qu’eux-mêmes ne se savaient pas savoir – appelons cela l’inconscient –, ou encore un Descartes appris au lycée mais jamais incarné, faisant place nette des scolastiques et du savoir préalable, et passant les choses au crible de son examen.

Tout Haas était là : suspendre le jugement, écarter le stéréotype de la *doxa*, se défier du préjugé, – à seule fin de faire toute sa libre place à l’être inédit que l’on a en face de soi; non pas vérifier la présence du déjà-connu et l’homologuer, mais s’offrir à la surprise de l’inconnu, donner sa chance au jamais-vu; une clinique non pas du grand nombre et du tous-comme-tous de la statistique, mais une clinique du sujet *singulier*, du un-par-un, une pratique qui ne comptât ni ses deniers ni son temps, bref une clinique du patient comme *incomparable*.

“*Faire place...*” : me revient une fois de plus le souvenir emblématique d’une franche hérésie, même à l’époque (1978) : le Dr Haas faisant installer des lits de camp dans son bureau afin d’y loger des patients en surnombre...

Autre époque, bien sûr, – maintenant la nôtre ordonne les choses, et le protocole prend soin de sé-

parer torchons et serviettes ; on le sait, il est des lieux de soin – pas forcément des salles d’opération – où les fleurs sont proscrites. L’asepsie tue la poésie en même temps que les germes, mais pourtant, comme Bruno de l’Ursa aime à le répéter, on ne fait pas d’alcoologie sans mettre *les mains dans le cambouis*.

Depuis que la gouvernance du soin s’est largement transférée à des agents qui ne soignent pas, nous avons vu cette orthodoxie scientifique faite d’*“éléments de langage”*, d’argumentaires préfabriqués, de procédures normées, de définitions opérationnelles, de prédictivité, de restriction des données à ce qui est avalable par le logiciel, – bref, de réduction de l’humain à une batterie de paramètres quantifiables.

Le découpage de ces paramètres en éléments numériquement assimilables engendre un morcellement général et une déshumanisation des données : tableaux diagnostiques éclatés en syndromes faits de morceaux de souffrances combinables “à la carte”, démembrement des actions thérapeutiques en éléments discrets et détachables qui ne prennent pourtant sens que de leur interaction, conception des postes professionnels émancipés des personnes singulières qui les animent, – d’où permutableté générale dans une combinatoire de pions, ou encore à l’inverse, regroupement abusif de signes partiels en entités pseudo-cohérentes qui – comme l’*“addictologie”* – associent des choses qui n’ont pas plus de rapports entre elles que le raton-laveur et la bourse de Wall Street.

L’administrativisme sanitaire a la structure d’un jardin à la française, – son esprit de géométrie définit tout, ratisse tout, range tout, peigne tout, – sans respect des plis naturels de la coiffure. Alors même que ce nouvel ordre invite fermement à une adhésion consentie, comment *en même temps* y ménager une place souple, ajustée à la circonstance, toujours réinventée, qui soit adéquate à cet humain essentiellement désordonné, – que ce soit par l’alcool ou toute autre passion ?

L’homme soigné n’est à présent logé que dans ce gabarit d’institutions, de procédures formatées, de concepts standardisés, et comme dans toute matrice industrielle, les bouts inexacts qui dépassent sont coupés et négligés comme chutes. Pire encore, il faut à présent l’endurance sacrificielle des soignants pour eux-mêmes survivre à l’appareil sanitaire. Un système de santé qui rend malade jusqu’à ses soignants témoigne d’une radicale maldonne, et une sourde colère – on l’aura senti – parcourt ces lignes.

Reprenons. Il y a une comptabilité de la santé et aussi une santé de la comptabilité, et il paraît certes raisonnable de viser une balance symétrique des entrées et des sorties. Cependant, ce dont tient compte le comptable ne vaut pas sans examen pour tous, et la dimension de notre temps que chacun peut voir s’étendre est la diffusion généralisée de ce *modèle comptable*, et son extension aux domaines les plus divers de la pensée, de l’action et de la “gouvernance”.

La mesure étend sa coupe réglée à tous les objets, et les institue dans le registre de la quantité ; elle les réfère à un commun étalon pour échangeabilité bijective, – elle les transforme en marchandise (exemples rapides : une vie humaine perdue en avion, un excès de vitesse sur la route, une rencontre amoureuse télématique, etc. sont rapidement et parfois automatiquement converties en dollars), et nous ne pouvons là-dessus que renvoyer à Guy Debord et à “La Société du Spectacle” pour y vérifier que toutes ses prévisions se sont réalisées. Encore n’avait-il pas imaginé comme facturables en yuan l’organe à transplanter ou l’enfant à naître...

Les codes d’équivalence, les barèmes, les nomenclatures qui vont des normes Iso à l’évaluation en passant par le DSM, – voilà le forçage par le crible quantitatif qui a pour effet immédiat d’objectiver tout ce qu’il touche, – y compris le sujet ; il essore l’humain dans le tambour du chiffre pour n’en restituer que l’extrait asséché, et il y faut sur le terrain l’obstination d’équipes comme celle du réseau Haas pour faire survivre une clinique relationnelle qui fasse place chaleureuse et généreuse à la folie des hommes, sans la corseter en ce faisceau de paramètres mécanisés.

Certes, la mesure, *ça compte*, mais il y a “le patient qui compte pour le soignant”, – jusque dans la démesure sans mètre ni maître de sa passion toxique –, et il y a le compte du comptable. Seulement voilà, – cela se distingue sinon s’oppose : il y a la *mesure juste*, celle du massicot qui coupe net, et la *juste mesure*, – laquelle à l’inverse inclut *approximation* et libre-jeu.

Je songe alors à ce groupe de l’Ursa que nous avons formé à quelques-uns autour de la mythologie, et entre autres autour de ces déesses, tant de la Justice que de la justesse : d’un côté *Thémis* et sa balance, qui oscille parfois au souffle du vent, mais toujours expectante aux nuances subtiles ; et puis à l’inverse, – autre, toute autre justice –, celle des *Moires*, qui vous coupent sans préavis le fil de la vie quand leur décompte de la mesure juste en a tranché.

Aux antipodes de cet esprit, j’en appellerais à la pratique d’un Winnicott, et à sa “mère *suffisamment* bonne” par exemple, – concept si peu défini, si flou, mais tenant justement sa vertu de la marge flottante, cet adverbe “*suffisamment*” et son libre-jeu, lequel connote l’ajustement rapide, mobile, précis mais imprévisible aux variétés de la circonstance. Et me vient même d’évoquer le temps où nous lisions en équipe cet ouvrage intitulé “*Eloge de la caresse*” : quelle belle métaphore du soin que ce geste de la caresse, dans son exquise et précise *approximation* ; fraîcheur obligée de

## Procédures formatées

## Mesures sans mesure

## Eloge de l’approximatif

son intention et toujours réinventée dans le détail de son mouvement, elle est foncièrement revêche au mode d'emploi normalisé.

Mais si maintenant nous voulons *paraître* sérieux et rigoureux, disons que là où nous avons cette "mère *suffisamment* bonne", le signifiant-maître est désormais *Excel* et ses petites cellules, – grises évidemment.

Qu'on ne se méprenne cependant pas sur mon propos : j'ai nul dédain du numérique là où il aide ou amuse, et pour ma part, je suis un amateur ancien d'Excel, des fonctions-utilisateur bricolées et des macro-commandes complexes que j'écris sans problème en langage VBA ; et de plus, je déclarerais la jouissance extraordinaire qui éclate de façon presque indécente lorsque soudain, au sortir de la nuit obscure, la macro-commande d'un coup fonctionne et que la solution exacte est trouvée. Comme cela repose des humains, – justement si peu *exacts!*, et inversement si prenants dans l'ajustement constant nécessaire.

## Exactitude du chiffre, vérité de la parole

Car c'est là que j'en viens : l'exactitude est une chose, – elle est affaire de science.

La vérité en est une autre, – elle est affaire d'Homme; cette dimension de vérité lui est tellement essentielle que son ordinaire mensonge lui-même ne vaut qu'à se prévaloir du vrai; ce en quoi on peut le dire essentiellement menteur, – c'est équivalent.

L'homme de la science, lui, ne ment pas (sauf quand il fraude en vue du Nobel ou qu'il pompe la copie du camarade, mais l'agent là n'est pas le scientifique, c'est le bandit standard); il ne ment pas, mais *il se trompe* : l'erreur est le seul mode de présence du sujet dans le discours de la science, qui se fonde méthodologiquement – et légitimement – sur sa radicale exclusion : universalité et indifférence de l'opérateur, reproductibilité, double-aveugle, et surtout, *absence de la première personne*. Cette première personne ne relève ni de l'universel, ni du général, – elle est dite opportunément "*du singulier*", lequel comme tel échappe à la science. S'ensuit alors la formule connue : "les sciences humaines n'existent pas, – soit elles sont scientifiques et inhumaines, soit elles sont humaines, – mais alors pas sciences du tout".

L'homme est l'animal structurellement *dérangé*, et c'est là sans doute le cœur de chaque vérité individuelle; ouvrons les yeux, il ne tourne pas rond, et ce n'est pas la contemporaine prolifération des dépendances en tous genres qui suggérera l'idée contraire : pain sur la planche pour les forces de l'ordre biomédical. Mais loin de l'ordre net, propre et aseptisé des graphiques et de leurs écarts-types, sans doute comme psy ai-je été apparenté au dénicheur de rats, – averti que le vrai se cache dans les coins, ce qui vaut pour les soignants comme pour quiconque.

Aussi, j'interroge : prend-on véritablement dans nos équipes le temps de cette analyse institutionnelle que nous promouvons officiellement pourtant? Travail de parole, où chacun accepte de témoigner auprès des autres du point vif où il en est de sa pratique, de ses difficultés, de la solitude de l'acte, et où la difficulté est dépassée dans le temps même de sa verbalisation. Après tout, n'est-ce pas ce que patients et groupes d'entraide nous apprennent? C'est la parole, – le fait de *dire* –, qui permet le dépassement des lourds obstacles muets qui pèsent sur une vie intérieure, et les faits passer de l'état de fantômes insistants à celui de réalités partageables et que l'on découvre alors déjà partagées.

Mais jusque dans les équipes, la parole risque d'être étouffée par le foisonnement du *faire*, si différent de l'*agir*, voire son alibi. L'alignement sur la demande de l'autre épuise et restreint la parole aux "éléments de langage" qui deviennent le prêt-à-porter de la pensée.

## Qu'est-ce que je veux?

"*Qu'est-ce que je veux?*". Il n'est pas un Grand Cirque que j'eusse eu l'honneur de présider où je n'aie répété cette question, qui avait deux dimensions, – d'abord celle du temps de la réponse, qui s'allonge tout au long de l'existence et où se mesure à coups d'après-coups mon adéquation – ou non – à la loi intime et singulière qui me traverse, et à laquelle je me dois d'obéir. Et ensuite – deuxième dimension – décanter dans ce que je veux ce qui n'est en réalité que *cette demande de l'autre*, à laquelle – comme en toute enfance névrotique standard – j'aurai déféré afin d'en obtenir la pitance d'affection qui m'était alors nécessaire pour seulement vivre. On l'aura compris, la question de ce que je veux n'a rien à voir avec ce qu'il est convenable que je veuille, – réponse dilatoire et affectée que recueille souvent le "questionnaire de motivations".

Bien sûr, cette question valait avant tout pour moi, et chaque Grand Cirque était l'occasion de jauger la force et l'authenticité de ma conviction (puisque une variante de la question est : "*Dans quelle mesure est-ce que tu triches?*") ; elle valait naturellement pour les patients, puisque "Je veux arrêter de boire" est très différent de "*Je veux arrêter de boire pour remettre les pendules à l'heure et pouvoir recommencer*" ; elle valait aussi pour les soignants, afin de raviver s'il était possible l'implication dans le travail institutionnel, puisque pour eux comme pour tous, c'est la parole qui fait avancer les choses, – pour autant qu'elle se tienne dans les lieux prévus et non dans les couloirs ou la cafétéria.

Je me souviens encore du récri scandalisé d'une collègue, suffoquée d'indignation que j'exprime des réserves fortes sur l'idéologie du consensus obligé; ma réponse : "*J'essaie d'être d'accord avec*

moi-même, comme les patients qui s'en sortent, et c'est déjà le premier boulot". Comme me le souffle le vieux Lacan, l'important est "l'accord du sujet avec son verbe".

Il est possible cependant que le formalisme qui nous étouffe se desserre à l'avenir.

Il faut certes plusieurs hirondelles pour faire un printemps, mais la presse s'est récemment fait écho d'un texte (consultable sur [www.ena.fr](http://www.ena.fr)) intitulé "Rapport du jury de la présidente des concours 2017", – derniers concours d'admission à l'ENA donc.

On y lit sous la plume de la préfète Michèle Kirry des remarques frappantes sur les aspirants à la haute fonction publique, – remarques critiques qui nous font comprendre d'où viennent les lourds brodequins qui entravent la marche, nous essoufflent et découragent nos enthousiasmes; elle y voit "une uniformité un peu préoccupante", "une forme d'unanimité", "une certaine frilosité" qui se manifeste "au détriment de la réflexion et de la vision personnelle", "une faiblesse du regard critique sur les tendances intrusives de l'Etat, sur la question du biopouvoir mis en lumière par Foucault", – et son paragraphe culmine sur une formule qui me stupéfie mais me fait trépigner de joie : elle déplore que ne soit pas interrogée "l'inscription du souci de jouissance dans les dispositifs modernes de la souveraineté". Ça, c'est du lourd.

Elle termine sur le constat mélancolique de cette "autocensure, qui aboutit à des copies très uniformes où le point de vue personnel apparaît rarement"; bref, "l'examineur traque l'originalité comme une denrée rare".

Ce sentiment serait-il propre à madame Kirry, ou expressif d'un malaise circonstanciel ?

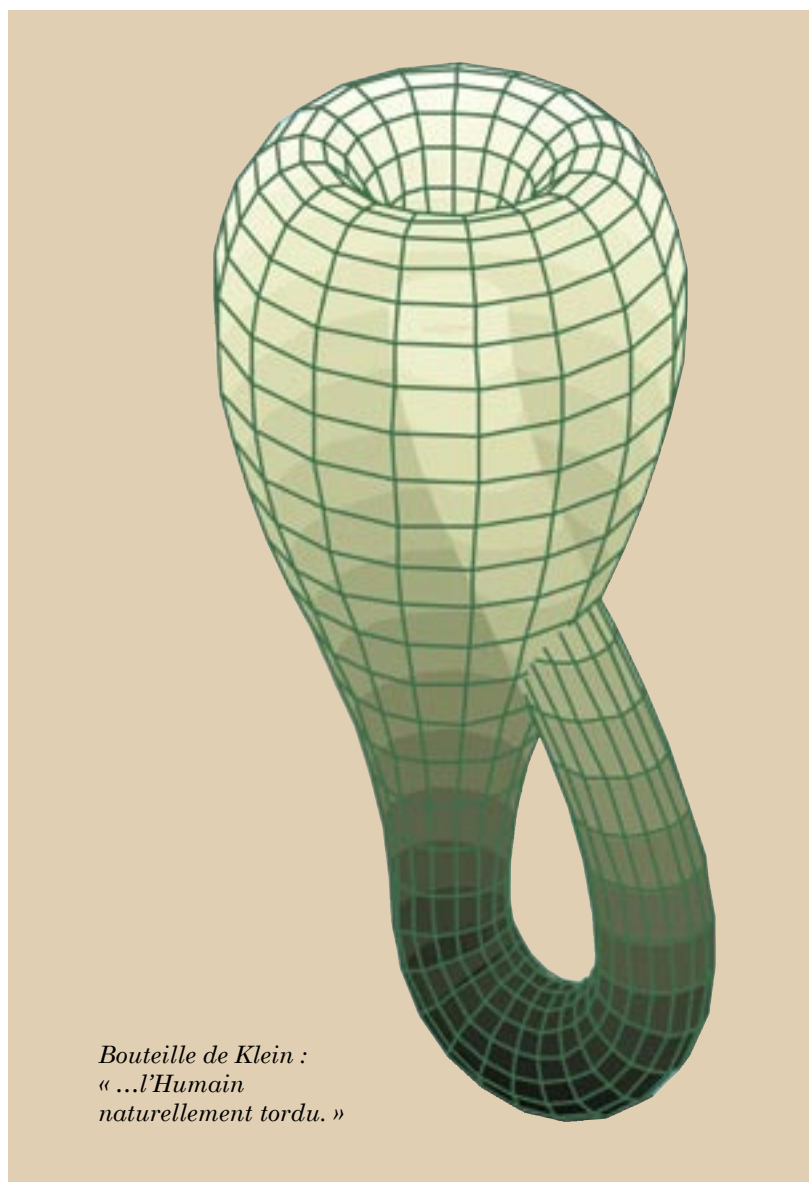
Pas du tout! Qu'on consulte le rapport 2015, sur le même site de l'ENA, pour y voir un autre rapporteur dénoncer le "conformisme répétitif" des postulants, et former le vœu pour les hauts fonctionnaires en formation d'"une ouverture intellectuelle et d'une authenticité de conviction aussi éloignées que possible de tout formatage".

Bref, à méditer ces pertinents et étonnants novateurs, le progrès ne sera pas dans le consensus, mais plutôt dans le *dis-sensus*. Alors, au travail ?

Envoi :

Mon dernier mot sera sur les groupes d'entraide; à me retourner sur ces trente-sept ans d'alcoolologie, je vois que ce que j'y ai appris et éprouvé en est le cœur. On le sait, leur indépendance et leur expérience partagée est au principe d'une fraternité forte ; un savoir y est déposé, – incontestable *puisque* subjectif –, savoir tant de la dépendance elle-même que des voies d'en sortir; une expérience élaborée à coup de témoignages singuliers et courageux, à chaque fois *risqués*. Plutôt que de penser les absorber dans le lourd appareil actuel qui risque d'en émousser la pointe et de les "fonctionnariser" en experts, ne conviendrait-il pas au contraire de sortir de l'appareil et de retourner à leur vivante école, afin d'y retrouver les chemins d'hérésie de nos fondateurs ?

## Deux hirondelles pour un printemps?



Bouteille de Klein :  
« ...l'Humain  
naturellement tordu. »

# Lettre ouverte au Président de la République

## *Monsieur le Président de la République*

Lors de vos vœux pour l'année 2018, vous exhortiez chaque Français à réfléchir à ce qu'il pouvait faire pour son pays.

Je me suis engagé depuis 35 ans dans la prévention du risque-alcool, qui me semble un objectif utile à notre pays. J'ai été désolé d'entendre vos propos fragilisant cette prévention, lorsque vous avez parlé de la consommation de vin.

Un de vos prédécesseurs jouait avec le problème alcool en disant, pour plaire aux rieurs, n'être jamais allé « au delà du coma éthylique ». Oui, les jeunes disent « se mettre dans le coma » lorsqu'ils boivent trop mais il ne faudrait pas oublier qu'au delà-du coma, c'est... la mort. Et la mortalité due à l'alcool est à prendre



en considération. Pour cela, il faut diminuer la consommation d'alcool de tous les Français, en accord avec la « population based approach » des spécialistes anglo-saxons qui fondent la prévention sur le modèle du statisticien français Ledermann.

Vous citez un autre de vos prédécesseurs, disant : « Il faut arrêter d'emmerder les Français »... sous-entendu avec ces choses de peu d'importance. Malheureusement, ce sont les Français qui sont, je dirais, « embarrassés » par ces choses-là, par ce risque alcool. Relevons que ce président d'un autre temps voulait construire des autoroutes dans Paris et bétonner le canal Saint-Martin. Il flattait ainsi les Français et leur amour de la « bagnole », disait-il. Faut-il ajouter la défense du vin à ces attitudes populistes d'un autre âge?

Il ne faudrait pas revenir encore plus loin, à la politique du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsqu'on faisait une grande différence entre les boissons dites hygiéniques (vin, bière) et les alcools industriels. Depuis, toutes les boissons alcooliques ont été mises dans le même panier, car il est bien connu que c'est la molécule d'éthanol, le noyau dur des boissons alcooliques qui compte pour la santé et la sécurité et non l'enrobage œnologique, social et culturel de ces boissons. Là est toute la complexité du problème alcool, qui est un produit apportant plaisir et convivialité mais faisant courir, en même temps, les risques de l'ivresse et de la dépendance.

Vous avez dit : « il y a un fléau de santé publique quand la jeunesse se soûle à vitesse accélérée avec des alcools forts ou de la bière, mais ce n'est pas avec le vin. » Ce n'est pas un « fléau » tombé du ciel, comme l'image revient trop souvent, mais un problème que les humains se fabriquent eux-mêmes avec leurs difficultés à vivre, personnelles et sociales. Ce problème est bien connu depuis 150 ans ; il n'est pas survenu avec la consommation de certaines boissons par les jeunes. Même si, effectivement, les jeunes boivent moins de vin que leurs aînés, il faut que les aînés montrent l'exemple, car la société évolue ensemble dans l'imaginaire et le symbolique des boissons. Il ne faut pas que les adultes participent à une stigmatisation perverse



et contre-productive en attaquant « les jeunes » tout en considérant qu'eux peuvent boire du vin pour protéger leur cœur.

J'entendais un de vos conseillers dire qu'il ne savait pas ce qu'était la modération, qu'il ne savait pas si un verre de vin était mauvais ou non. Il est mal informé, il connaît mieux le coton et l'eau. À voir la méconnaissance des problèmes d'alcool de la part de cet homme cultivé, je m'attriste après une vie passée à vulgariser les données scientifiques sur l'alcool avec mes livres et mes interventions dans les media. Et pour continuer de faire quelque chose pour mon pays, comme vous le demandez, je vais continuer d'écrire, en essayant de vulgariser les points les plus importants :

- Les buveurs sont très inégaux devant l'alcool.
- Le risque commence avec des consommations faibles pour certains.
- La consommation de vin n'a pas d'effet protecteur particulier.

Je vous ai entendu dire : « deux verres ça va encore », un le midi, un le soir. Le problème est que les buveurs n'ont pas votre maîtrise et votre modération. Ne jugez pas les Français à l'aune de votre raison, de votre détermination, de votre envie de vivre.

Vous souligniez qu'il ne faut pas se demander ce que le pays peut faire pour chacun de nous. Est-ce que les députés de la représentation nationale doivent se demander ce que les électeurs peuvent faire pour eux ? Certes,

les électeurs peuvent choisir certains de leurs représentants par un vote « populiste alcoolo ». Dans le domaine proche de la sécurité routière, comme on l'aurait dit à Matignon, selon le journal Le Monde : « Le 80 km/h a été décidé pour sauver des vies, pas pour sauver des points de popularité. » La prévention de l'alcoolisme mérite la même approche. C'est aux hommes politiques responsables de se détacher des résultats politiques immédiats. La prévention a progressé seulement par les visions à long terme d'hommes d'état comme Pierre Mendès-France et Michel Debré, voilà bien longtemps.

Je vous prie de croire, Monsieur le Président, en l'expression de mes sentiments respectueux.

**Dr Michel Craplet**

*Psychiatre  
Médecin attaché du service d'addictologie  
du Centre Hospitalier des Quatre Villes  
(Saint-Cloud, Sèvres)  
Président honoraire d'Eurocare  
Ancien médecin délégué de l'Association  
Nationale de Prévention en Alcoolologie et  
Addictologie (ANPAA)*

mcraplet@icloud.com  
33 06 87 76 42 81

Photos prises au Salon de l'agriculture 2018



PHOTOS DROITS RESERVES



Pompéi, Villa des Mystères.

# Les Grands Initiés

par Michel Craplet

L'histoire avait plutôt bien commencée avec une bonne intervention de madame Agnès Buzyn, ministre des affaires sociales, de la solidarité et de la santé, lors d'une émission de télévision sur la chaîne France 2 dans une émission intitulée « L'alcool, un tabou français ». Elle affirma haut et fort : « L'industrie du vin laisse croire aujourd'hui

qu'il y a de l'alcool dans le vin mais c'est un alcool qui n'est pas fort », a-t-il déclaré, ajoutant : « Le vin fait partie de notre culture, de notre tradition, de notre identité nationale. Il n'est pas notre ennemi ». Christophe Castaner déclara que l'alcoolisme était surtout « une question de niveau de consommation ». En d'autres circonstances, Christophe Castaner rappelle plutôt qu'il vient du pays où on fabrique le meilleur pastis du monde.

d'hui que le vin est différent des autres alcools. En termes de santé publique, c'est exactement la même chose de boire du vin, de la bière, de la vodka, du whisky, il y a zéro différence ! On a laissé penser à la population française que le vin serait protecteur, qu'il apporterait des bienfaits que n'apporteraient pas les autres alcools. C'est

faux. Scientifiquement, le vin est un alcool comme un autre ».

Quelques jours plus tard, sur BFM TV, le délégué général de La République En Marche était revenu sur les propos de la ministre de la santé. Pour rassurer les acteurs de ce qu'on appelle la « filière » viticole ou vinicole qui dénonçaient une « provocation ». Christophe Castaner a pris le contre-pied de la ministre : « Il y a de l'alcool dans le vin mais c'est un alcool qui n'est pas fort », a-t-il déclaré, ajoutant : « Le vin fait partie de notre culture, de notre tradition, de notre identité nationale. Il n'est pas notre ennemi ». Christophe Castaner déclara que l'alcoolisme était surtout « une question de niveau de consommation ». En d'autres circonstances, Christophe Castaner rappelle plutôt qu'il vient du pays où on fabrique le meilleur pastis du monde.

« Ce n'est pas le moment d'hystériser le débat juste avant le salon de l'agriculture. Les propos de Castaner ont contribué à baisser les tensions », justifia un membre du gouvernement.

Emmanuel Macron semble avoir un avis tranché sur la question. En marge de son discours aux jeunes agriculteurs jeudi, une participante lui a offert une bouteille de vin en lui vantant les bienfaits de cette boisson. Ce à quoi le président lui a répondu dans un sourire : « Je le sais, j'en bois midi et soir. »

Bien sûr, le président est intervenu de nouveau dans le cadre très médiatique du salon de l'agriculture comme nous le détaillons dans la lettre ouverte. Suit une polémique avec en particulier des réactions d'addictologues publiée dans le journal *Le Figaro*.

D'autres membres du gouvernement ont donné leur avis, en adoptant la position du président, le premier ministre, le ministre de l'économie – cela



se comprend – mais même madame la ministre des affaires sociales, revenant sur ses déclarations. Tous ont affirmé qu'ils boivent du vin, tous les jours, aux deux repas, mais avec modération parce qu'ils en connaissent les dangers... Bienheureuses les élites informées... En fait nous en connaissons des personnes informées, venant de milieux favorisés, et qui ont été piégées! Je retranscris les derniers propos d'Agnès Buzyn que j'ai saisis au vol

À la question : « Est-ce que vous buvez du vin ? ». Elle a répondu que « bien informée elle sait boire ». Elle a évoqué la confrontation entre le patrimoine et la santé publique pour dire que ces deux réalités existent et qu'il faut les faire se rejoindre par l'information :

« Ce qui compte c'est la bonne information. »

Alors sommes-nous au degré zéro de la vie politique où nous devons nous identifier au responsable politique informé et qui sait se modérer? Comme je le dis dans la lettre ouverte, le problème est que les buveurs n'ont pas tous la maîtrise et la modération de ces hommes et femmes « exemplaires ». Il ne faudrait pas juger les Français à l'aune de leur raison et de leur détermination.

Alors quelle sera la prévention « en marche ».

En fait, l'affaire a mal démarré depuis longtemps lorsque la loi dite Macron, du temps où Emmanuel Macron était ministre de l'économie, avait fragilisé la loi Évin. Ensuite la situation s'est tendue avec la nomination comme conseiller à l'agriculture à l'Élysée de l'ancienne déléguée générale de « Vin et Société », organisme de lobby du vin. Onze associations d'addictologues et six experts en santé publique s'étaient déclarés inquiets. Ils écrivirent : « La nomination d'une

représentante de la filière alcool ne manque pas d'inquiéter sur les conflits d'intérêts qui pourraient survenir au détriment de la santé publique. »

Conséquence de cette nomination, les acteurs de la filière viticole pourraient bientôt faire de la prévention sur la consommation d'alcool.

Il semble que ce soit le souhait du président de la république. Interrogé par LCI, l'Élysée ne voit pas de problème à impliquer la filière viticole dans la prévention.

« Il est normal que l'ensemble des acteurs du secteur soient impliqués, il est normal que la filière du vin soit consultée par le ministère de la santé et que leur expertise soit prise en compte. Personne n'a le monopole de la prévention. »

L'Association nationale de prévention en alcoologie et addictologie (ANPAA) qui ne revendique pas de monopole mais son expertise en ce domaine s'inquiète. Des producteurs de vin peuvent-ils être objectifs sur les effets de l'alcool sur la santé ?

Comme le dit un communiqué de l'ANPAA : « Si nous ne remettons pas en cause le droit des producteurs d'alcool à faire valoir leurs arguments sur leur situation économique ou les normes de production, nous alertons sur le danger d'en faire des acteurs de prévention. En effet, de par leurs intérêts, ils ne peuvent avoir à cœur de dire toute la vérité sur les risques liés à la consommation d'alcool. »

*Pompéi, Villa des Mystères.*



## Activités de l'association

### Hôpital Jean-Rostand de Sèvres

#### **ACCUEIL**

Rencontres informelles entre malades alcooliques, rétablis, futur rétablis, hospitalisés ou non. Le jeudi de 14 h à 16 h 30 et le samedi de 14 h à 17 h. Le jeudi, à 16 h 30, un débat est organisé par un alcoologue.

#### **BIBLIOTHÈQUE**

Ouverte pendant l'Accueil, la bibliothèque de l'Ursa comprend plus de 600 titres (romans, polars, témoignages, etc.) relatifs aux addictions. Des catalogues sont disponibles. Moyennant un chèque de caution de 30 €, un seul livre à la fois et pour une durée d'un mois maximum.

#### **RANDONNÉE**

Depuis 1994, nos randonneurs patrouillent les forêts franciliennes, au gré des opportunités. Promenades détendues agrémentées de discussions amicales. Aucun équipement spécial n'est requis. Prévoir un casse-croûte, une bouteille d'eau, une petite laine, un parapluie (consulter le tableau d'affichage en salle d'accueil).

## Randos

### **Dimanche 2 avril 2017**

Parc de Saint-Cloud, étangs de Ville d'Avray...

### **Dimanche 30 avril 2017**

Forêt de Marly-Le-Roi

### **Dimanche 6 août 2017**

Bois de Boulogne

### **Dimanche 6 mai 2018**

Bois de Meudon

## Théâtre

### **Samedi 17 juin 2017**

À l'hôpital de Sèvres, la troupe de Florence :  
*Des mots des Maux et des animots*

### **Jeudi 12 octobre 2017**

Grand Cirque des Soignants

### **Vendredi 17 novembre 2017**

Conseil d'administration

### **Samedi 10 février 2018**

Assemblée générale

## Activités du service ouvertes à tous

### Hôpital Jean-Rostand de Sèvres

#### **Le Grand Cirque**

2<sup>e</sup> vendredi de chaque mois à 10 h 30.

#### **Théâtre : Florence Gardes**

→ Perfectionnement (rétablis) : lundi soir 19 h à 21 h 30.

→ Initiation (hospitalisés et ambulatoires) :  
lundi 16 h à 18 h.

#### **Arts plastiques :**

#### **Nadine Amorim et Yolande de Maupéou**

Mercredi de 9 h 30 à 11 h 30

et jeudi de 19 h 15 à 21 h 15

#### **Relaxation – Sophrologie : Mya Boulonier**

Mercredi de 18 h à 20 h.

#### **Groupe entourage**

Animé par des professionnels du Service le 3<sup>e</sup> vendredi de chaque mois de 9 h 30 à 11 h. Renseignements au 01.77.70.79.57.

### Centre Arthur-Rimbaud de Boulogne

#### **Groupe Patients**

Animé par des professionnels du Service le 1<sup>er</sup> jeudi et le 3<sup>e</sup> mardi du mois (18 h 30 à 20 h).

#### **Théâtre : Florence Gardes**

→ Théâtre Rubrique à Brac : le mardi après-midi.

→ Théâtre Forum : le jeudi 9 h 30 à 11 h 30.

Renseignements et inscriptions à ces ateliers :  
01.77.70.75.87.

#### **Relaxation – Sophrologie : Mya Boulonier**

Jeudi de 14 h à 16 h.

## Assemblée générale du samedi 10 février 2018

À l'issue des élections, un nouveau bureau a été constitué.

Présidente : Agnès Arthus Bertrand

Vice-Présidentes : Stéphanie Geiger  
et Christine Delmas

Secrétaire : Guy Berthelot

Trésorier : Bruno Bouffard

Le 1<sup>er</sup> avril 2008 (un anti poisson d'avril ! si j'ose dire), j'ai arrêté de boire, je suis passé de spectateur toxique de ma vie à acteur tonique de celle-ci.

J'habite toujours « rue des Vignobles » et mon parking est toujours le n° 20 (cela ne s'invente pas) mais cela me fait sourire maintenant.

Hormis ma volonté, une fois franchie l'étape du déni, deux éléments majeurs ont conforté et favorisé mon objectif d'abstinence.



En premier lieu, le fait d'avoir été hospitalisé à Saint-Cloud dans un environnement spartiate (le confort des chambres et douches quand j'ai effectué mon service militaire en 1972 aurait mérité – en comparaison – de figurer au guide Michelin), me semble

propice à la concentration sur l'objectif poursuivi. Les personnels médicaux, à tous les niveaux, faisaient tout pour nous motiver voire nous recadrer, et le regroupement géographique dans un service dédié facilitait les relations.

En second lieu, j'ai fait partie de la « promotion mars-avril 2008 » où j'ai rencontré mes ami(e)s d'aujourd'hui, dans ce domaine de ma vie. Nous nous étions baptisés « les 4 mousquetaires ».



Nous avons passé un pacte où chacun était garant, par sa sobriété, de celle des 3 autres (donc une version revisitée de « Un pour tous, tous pour un »).

Aujourd'hui Sonia et Éric ont repris la maîtrise de leur vie et ont gravi des échelons professionnels,

leurs enfants sont proches d'eux et tracent brillamment, et surtout sereinement, leur chemin. C'est plus facile quand la confiance mutuelle revient et que notre entourage est libéré des ressentis et dommages collatéraux que nous leur imposons. Sid-Ahmed a repris la main sur le contrôle de son business, il est toujours dans les matériels scientifiques et les verres... optiques uniquement ! et voyage beaucoup mais totalement détaché des minibars des hôtels ou des avions. Ses enfants font également de brillantes études, et il a retrouvé

# J'ai dix ans, « je vis sans alcool<sup>1</sup>... »

par les Quatre Mousquetaires

un épanouissement personnel. Notre abstinence a, certainement, libéré de l'énergie au profit de nos enfants pour leur propre vie. Pour ma part, je suis un retraité actif (petits-enfants, membre très impliqué dans une association caritative, voyages...), même si, mon cerveau et mon corps de nouveau fonctionnels, j'aurais volontiers poursuivi quelques années. Mais il faut laisser la place aux jeunes même à jeun !



Nous nous revoyons, pas assez fréquemment compte tenu des contraintes des uns et des autres, mais assez souvent pour que le contact et la complicité demeurent. Quand nous nous rencontrons, nous reprenons la conversation comme si nous nous étions vus la veille, c'est ça l'amitié. Et tels d'anciens combattants, nous nous racontons nos souvenirs, nos virées nocturnes intra-muros pour découvrir chaque recoin de notre espace de l'époque et, surtout, nos innombrables fous rires à Saint-Cloud. Éric, pour que nous ne perdions pas le fil, tient à rappeler qu'il a cultivé, **au début**, « la nostalgie » du bon vin avec le plat approprié et qu'il en avait souffert, que cela lui est apparu assez rapidement comme inutile et capteur d'énergie négative. Il a décidé de tran-



*suite page 12*

1 - Alain Souchon nous permettra cette adaptation du refrain de sa chanson.

## Bulletin d'adhésion à l'U.R.S.A.

(Unité pour la Recherche et les Soins en  
Alcoologie)

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

.....

Code postal .....

Ville .....

Tél. ....

Mail .....

Je désire devenir :

- Membre adhérent : 25 €
- Membre bienfaiteur : à partir de 50 €

Je règle :

- soit en espèces
- soit par chèque bancaire ou postal  
à l'ordre de l'U.R.S.A.

*Bon à retourner, accompagné de votre chèque, à :*  
URSA, Centre Hospitalier des Quatre Villes,  
3, place de Silly, 92210 Saint-Cloud.

## PAPIER DE VERRE

Bulletin édité par  
l'Unité pour la Recherche et les Soins en Alcoologie  
Centre hospitalier des Quatre-Villes  
3, place de Silly, 92210 Saint-Cloud  
[contact@ursalcoologie.asso.fr](mailto:contact@ursalcoologie.asso.fr)

**Directeur de la publication :**  
Dr Michel Craplet

**Coordinateur de la rédaction :**  
Jacques Étienne

**Maquette :** Bernard Béguin

Dépôt légal : juin 2018  
Numéro ISSN : 1168-6723

*La rédaction n'est pas responsable des textes  
qui lui sont adressés. Ils ne sont pas retournés.*

## J'ai dix ans, « je vis sans alcool... »

*suite de la page 11*

cher, il ne faut plus jamais se retourner mais regarder ces 10 ans d'abstinence comme 10 années de bonheur. Nous abondons tous dans son sens, dans les fruits de mer se sont eux qui sont la base du plaisir et non le vin blanc qui est censé les accompagner, de même les glaces sont aussi bonnes sans vodka... n'est-ce-pas mon colonel! Tout ce chemin, difficile au début, valait la peine et nous nous demandons ce que nous serions devenus (si toutefois nous serions encore là!) **si nous**



**n'avions pas accepté le principe que l'alcool était plus fort que nous et que la seule façon de s'en sortir était de l'admettre, c'est cela – en fait – notre victoire.**

La vie réserve toujours des moments difficiles mais aujourd'hui nous pouvons les aborder et les surmonter, mais c'est peu en regard de toutes les joies, les bonheurs, les réussites que nous avons connus ces dix dernières années. Les problèmes nous les aurions eus de toute façon mais nous serions passés, assurément, à côté des bonnes choses de la vie, ne serait-ce que d'être encore en vie.

**Sonia, Sid-Ahmed, Éric, Gilbert**

PS : Une pensée émue et tendre pour Audrey que nous n'avons pas oubliée et qui, à 23 ans, avait une longue et, probablement, et belle vie devant elle si...